

cité de la musique

André Larquié

président

Brigitte Marger

directeur général

Jazz et musiques traditionnelles : le phénomène est à la mode. On en oublierait presque qu'il a toujours existé. Par essence, le jazz est un art métissé, fruit de la rencontre sur un tiers continent (l'Amérique du Nord), d'un peuple déporté d'Afrique avec les traditions musicales européennes. En outre, à chaque moment de son histoire, depuis un siècle, le jazz s'est nourri d'éléments extérieurs afin de régénérer son langage : musiques espagnoles et françaises dans le ville portuaire de la Nouvelle Orléans, culture manouche en Europe à la période *swing*, musiques des caraïbes au tournant du *bebop*, traditions de l'Inde et instrumentarium africain à l'ère du free jazz...

vendredi

12 novembre - 20h

salle des concerts

Iva Bittová, violon solo

durée : 45 minutes

entracte

La petite gitane (Cigancica)

Radio Bo

Koreni

Cecen Kizi

Gradino Kolo

Sveti Boze (Dear Lord)

The Jocker

Zulfikar-Pacha

CD-Rom

Srtcha (On ferme)

Koreni 2 :

Bojan Zulfikarpasic, piano, clavier

Matt Darriau, saxophones

Kudsi Erguner, ney

Vlatko Stefanovski, guitare

Predrag Revisin, contrebasse

Tony Rabeson, batterie

Mohamed Menni, percussions

durée : 1 heure 15 minutes

Iva Bittová

Violoniste et chanteuse, Iva Bittová est avant tout une artiste de scène. Fondamentalement plurielle. Dont chacune des prestations solo est en soi un événement. La musique comme la scène sont déjà présentes dans les gènes familiales. Son père, originaire du sud de la Slovaquie, fut contrebassiste dans l'orchestre de l'opéra Nejedly de Zdenek. Sa mère, native de la Moravie slovaque, chantait dans de nombreux ensembles vocaux. Iva Bittová naît le 22 juillet 1958 dans une ville du nord de la Moravie. Elle apprend le chant, la danse et le violon, puis suite à des études d'art dramatique se joint à la compagnie d'avant garde Husa na Provazku pendant dix ans. Après quoi elle ressent un besoin urgent de renouer avec la musique. Si elle refuse la notion de « folk expérimental », elle ne cesse de transgresser les genres. Empruntant au répertoire folklorique comme à la littérature classique, ses compositions sonnent comme des comptines, de petites pièces à l'humour décalé. Incantations vocales qui passent par des registres multiples. D'un chant au bord de l'innocence à des murmures, grognements, cris, que les mélodies obsédantes du violon renvoient à leur genèse intime. L'instrument résonne comme un ancrage traditionnel, dans ce jeu de séduction incessant. Et une ivresse de tous les instants.

Thierry Lepin

Bojan Zulfikarpasic*Koreni 2*

Quand on a entendu *Koreni*, le récent enregistrement de ce pianiste prodigieux, on ne peut qu'être tout excité par ce chiffre « 2 », qui laisse présager un prolongement de l'expérience de *Banlieues Bleues*, comprenez ce mariage permanent entre jazz et mélodies des Balkans. Dès son arrivée à Paris, ce jeune musicien « yougoslave » – si ce mot a encore un sens, ce serait pour lui un refus catégorique de tout « repli ethnique » – à débouler avec une fougue et une passion consensuelle qui en ont fait le maître d'œuvre d'un vrai choc culturel.

Si « koreni » signifie « racines » en serbo-croate, ce n'est certes pas pour rentrer sous terre, mais au contraire pour s'élaner jusqu'au ciel comme l'arbre gravé comme un défi sur le CD.

La musique de Bojan Z résume tout ce qu'il y a de mieux aujourd'hui en Europe dans ce JAZZ dont il possède le vocabulaire de A à Z, capable de jouer dans un même morceau comme Fats Waller ou Cecil Taylor. Il s'exprime avec un « swing » incomparable, maîtrisant parfaitement les codes de ce langage harmonique, mélodique, percussif et rythmique, en y ajoutant toute la richesse des modes balkaniques, souvenir de Bartók, des Tsiganes et des polyphonies montagnardes, ou cette poésie musicale soufi qu'incarne à ses côtés la flûte du grand musicologue turc Kudsi Erguner...

Si le contrebassiste Henri Texier a eu le mérite de reconnaître le génie de Bojan Z, ce dernier n'a pas montré moins de goût en révélant l'extraordinaire guitariste Vlatko Stefanowsky, et en reconnaissant le talent trop sous-estimé du batteur malgache Tony Rabeson.

Gérald Arnaud

samedi

13 novembre - 16h30

dimanche

14 novembre - 15h

amphithéâtre du musée

Gyimesi impresziók

Bánat-bánat

Elbalagok

Békeség-csipkefa

Eg madára

Nyílik a virág

Mihály Dresch Quartet :

Mihály Dresch, saxophones, flûte

István Baló, batterie

Mátyás Szandai, contrebasse

Balázs Unger, cymbalum

durée : 1 heure

Mihály Dresch Quartet

Ceux qui ont découvert le Mihály Dresch Quartet à l'occasion du La Villette Jazz Festival en 1996 s'en souviennent encore. Le jazz magyar créait l'événement. Et pourtant les pays de l'Est n'avaient pas attendu la chute du mur de Berlin pour suivre de près les mutations de la musique afro-américaine. Kristof Komeda ou Tomasz Stanko en Pologne, le trio Ganelin/Chekasin/Tarasov en URSS... ou le saxophoniste hongrois Yochk'o Seffer (qui s'installe à Paris dès 1956) ont prouvé, s'il était besoin, la vocation transfrontalière du jazz. La musique de Mihály Dresch emprunte aussi bien à la richesse du folklore hongrois qu'aux échappées belles du jazz des années soixante, de Sonny Rollins à Albert Ayler. Dans les années soixante dix, aux côtés notamment de György Szabados, il participe à un mouvement de redécouverte de la musique traditionnelle hongroise. Ces jeunes musiciens font de fréquents séjours en Transylvanie, là où les traditions folkloriques sont les mieux préservées. Au pays de Bartók et Kodály, la démarche semblerait presque naturelle. Un retour aux sources qui permet de régénérer leur langage en confrontant les traditions. Multi-instrumentiste, Mihály Dresch joue des saxophones ténor et soprano, et d'une flûte traditionnelle diatonique, la *furulya*. Son quartet, fondé en 1984, a connu des transformations successives, avec une constante rythmique : l'assise contrebasse/batterie. Associé hier au trompettiste et violoniste Ferenc Kovacs, il s'entoure aujourd'hui du joueur de cymbalum Balazs Unger (instrument qu'il pratique lui aussi depuis de nombreuses années). La structure de ses compositions peut puiser dans les motifs de longues suites traditionnelles, dans une émulation festive ou empreinte de recueillement. Les incantations du ténor recueillent, dans un phrasé saccadé ou des mélodies plaintives, l'écho de ses territoires fertiles. L'envoûtement se pare de couleurs inédites.

T. L.

samedi

13 novembre - 20h

salle des concerts

jazz d'inspiration Sinti

Titi Winterstein Quartet :

Titi Winterstein, violon, chant

Sylvano Lagrene, piano

Holzmanno Winterstein, guitare

Banscheli Lehmann, contrebasse

durée : 50 minutes

pause

Biréli Lagrène, guitare

Sylvain Luc, guitare

durée : 50 minutes

entracte

La suite for gypsies

La folle

La min'chette

It's talking

East and West

Manuella (création)

Christian Escoudé Quartet et Quatuor :

Christian Escoudé, guitare, direction

Bruno Rousselet, contrebasse

Joe Chindamo, piano

Bruno Ziarelli, batterie

Florin Niculescu, Debora Seffer, violons

Agnès Toussaint, alto

Alain Grange, violoncelle

durée : 50 minutes

avec la participation du Fonds d'Action Sacem

concert enregistré par *France Musiques*

**Titi Winterstein
Quartet**

A la fin des années soixante paraissaient en Allemagne les premiers disques d'une série intitulée *Musik Deutscher Zigeuner*. Il s'agissait de présenter au public la musique pratiquée au sein des communautés tsi-ganes Sinti (les Manouches d'Allemagne) lors des fêtes et rassemblements familiaux. Le savoir-faire instrumental y est d'abord cultivé et transmis en famille. Le répertoire présente des constantes : l'héritage d'Europe Centrale (celui des *csardas* et des *primas* de Hongrie pour les violonistes), le tribut rendu au Quintet du Hot Club de France, l'univers de la valse swing-musette (ou encore les chansons en *romanès*, la langue maternelle... Pour autant, cette tradition n'est pas figée : des musiciens empruntent des voies plus en phase avec l'évolution du jazz, s'inspirent de musiques d'Amérique du Sud (*bossa, nuevo tango...*) et la formule « tout cordes » n'est pas un dogme... La formation de Titi Winterstein révèle, au plus haut niveau, les points d'ancrage de cet idiome — appelons-le « swing-manouche » — qui connaît aujourd'hui un essor éclatant, tant dans la nouvelle génération « sinti-manouche » que chez les non-tsi-ganes. Titi Winterstein offre la simplicité des grands ; le chant de son violon, à la fois généreux et subtil, est préservé de toute mièvrerie. La souple puissance de l'orchestre repose sur un mouvement rythmique — pierre angulaire du style — mené par un maître ès-guitare d'accompagnement : Holzmanno Winterstein. Sylvano Lagrene et Banscheli Lehmann (basse) œuvrent, eux aussi, à ce point d'équilibre entre « tsi-gane » et « jazz », une des caractéristiques du groupe ; le pianiste passant avec naturel d'une figure « cymbalum » à un middle-jazz revigorant. « *Maro Djipen* » (« *Notre vie* ») chantent les musiciens du Titi Winterstein Quartet, parlant d'eux-mêmes. Comme l'affirmation d'une identité où vie et musique ne font qu'un ; comme une invitation à cœur ouvert.

Michel Lefort

**Biréli Lagrène
& Sylvain Luc :
des guitares comme
des oiseaux**

L'histoire du duo de guitares en jazz est une chose bizarre : on pourrait croire qu'il est tout neuf, qu'il a été inventé dans les années 1980 par Larry Coryell & Philip Catherine, ou par John McLaughlin & Christian Escoudé... mais ce dernier nom nous fait dresser l'oreille : tiens, un gitan ?

En fait, le « jazz guitar duet » a près de 60 ans : il remonte au temps où Django Reinhardt fit de son frère Joseph son alter ego, créant la plupart de ses chefs-d'œuvre dans cet équilibre périlleux où une guitare décolle comme un hélicoptère puis se pose telle une hirondelle sur les cordes d'une autre guitare... On sait pourquoi Picasso fut fasciné par le vol des guitares !

Au dernier Festival d'Antibes, Biréli Lagrène et Sylvain Luc ont prouvé qu'il est possible d'aller encore au-delà. Avec eux, la distinction entre soliste et accompagnateur n'a plus de sens. Sans jamais chercher à supplanter l'autre, chacun excite au contraire tout ce qui peut sublimer le thème : l'oubli total des artifices de la virtuosité, c'est le secret de ce duo qui n'a rien d'un duel. Le choix du répertoire exclut tous ces « morceaux de bravoure » qui naguère faisaient des guitaristes la pire engeance des tricoteurs de notes. Sur de simples chansons d'une beauté tranquille – signées Georges Brassens, Henri Salvador, John Lennon ou Stevie Wonder – vibrent les cordes d'une absolue fraternité. Et quand le jeu se fait plus serré, quand le swing s'impose et qu'il « faut y aller » (« *Stompin' at the Savoy* »), on est alors ébloui par la façon dont ces deux jeunes maîtres vibrent en commun grâce à la passion du même instrument : pas besoin d'être Picasso pour en être émerveillé.

G. A.

**Christian Escoudé
Quartet et Quatuor**

Un musicien « libre » : jazzman jusqu'au bout des ongles, pour ce que cela représente d'affranchissement, mais aussi d'appropriation, de réinvestissement. Pour (se) découvrir, Christian Escoudé a choisi la rencontre, les rencontres ; au contact du jazz de sa génération : une musique aiguillonnée par la quête harmonique coltranienne, mais « savante » aussi d'une histoire, d'œuvres et d'hommes éblouissants.

Disponibilité et curiosité — le sens de l'aventure en somme — l'ont amené à expérimenter les formules les plus ouvertes. Au fil de ses très nombreuses collaborations/confrontations, la prédilection du guitariste-musicien pour les contextes « à cordes » s'est affirmée. Evoquons seulement le Swing Strings System de Didier Levallet, le Trio Gitan créé avec Babik Reinhardt et Boulou Ferre, les multiples conversations en Duo (avec Jean-Charles Capon, Charlie Haden, John McLaughlin, John Thomas, Bireli Lagrène...), son propre octet pour un hommage à la tradition revisitée de la *gipsy waltz* qui fera date. Autant d'aventures à travers lesquelles Christian Escoudé a cultivé l'alliage des cordes. Aussi, la réunion d'aujourd'hui — Quartet et Quatuor — s'entend-elle dans cette évolution ? Elle requiert le talent d'excellents instrumentistes, mobilisés ici pour l'essentiel autour du travail de composition et arrangements du leader.

L'univers proposé est-il âpre ? L'œuvre « dédiée à la mémoire des milliers d'enfants tsiganes morts dans les camps de concentration nazis » scintille alors comme autant d'éclats de glace, d'une tragique beauté, que fouille, éclaire et réchauffe la guitare pugnace, abrupte parfois, mais tellement vivante, de Christian Escoudé. Si elle participe d'une démarche individuelle, celle d'un artiste entier résolument tourné vers l'expérience créatrice, cette *Suite for gypsies* révèle aussi la fidélité à la mémoire. En toute liberté...

M. L.

dimanche

14 novembre - 16h30

salle des concerts

Vocalchimie Una

Conversation

Ounba's

Canto Conte

Paradina

Hilha n'aimetz pas tan los omis

La Valse a Hum

EL KO l'humanité c'est pas dans la poche

Les chaudrons

André Minvielle, voix, chants, chansons,
improvisations, percussions, sampleurs

entracte

1,2 Beaucoup

Ganapati

Foldead Hands

Rajistan

Shunyai

Seven brings Return

Trilok Gurtu and The Glimpse :

Trilok Gurtu, percussions, batterie, chant

Ravi Chary, harmonium, *sitar*, voix

Paul Pooley, basse

Jaya Deva, chant, *ganaa*, guitare, percussions

Esmeralda Sciascia, chant

**André Minvielle,
le tambour qui parle**

Des mots, une avalanche de mots. « Ceux d'une langue étrangère, la mienne », précise Minvielle. On pense à Slim Gaillard qui s'était inventé une langue à lui, sans queue ni tête. Minvielle, ce serait plutôt l'art du sens en tête à queue. L'art du dérapage, du sens au son et vice versa, pour se dire au plus vrai. Dans ce brouet sémantico-musical, chacun prend ce qu'il peut. Le plaisir d'abord parce que le timbre est chaud, le grain terriblement sensuel et surtout le tempo irrésistible. L'homme a grandi dans les bals avant de donner sa voix à la Compagnie Lubat. Qu'il chante la valse musette, le funk, le jazz ou la biguine, c'est d'abord aux hanches et aux pieds qu'il s'adresse. La tête est bien obligée de suivre. Elle ne comprend pas tout parce que la langue gasconne qui s'impose ou s'entrelace au français ne laisse exploser ici et là qu'une bribe ou deux de clarté. Ou elle comprend trop, parce que Minvielle chante entre cubisme et surréalisme, travaillant le mot sur toutes ses faces à la fois, laissant filer les associations d'idées dans toutes les directions. À chacun son labyrinthe sémantique. Le corps danse, la tête flotte et Minvielle parle-chante en s'accompagnant de ce qui lui tombe sous la main — boîtes à rythme acoustiques, tambourins électroniques, fonds de grenier... Il bat le mot et le fait chanter, le déforme de l'effet de larsen sorti d'un mégaphone, transforme son concert en manif, la manif en débat, le débal en bal tout court. Scatteur de mots, tchacheur de sons, tambour qui parle, rapper d'après le rap, mixeur acoustique pour sono mondiale, sampleur de sens, Minvielle n'est pas à la mode. Solidaire des papys de l'au-delà du top, il brasse l'archaïque et le post-moderne, le fondamental et l'allègre, mondialisme et régionalisme. Mais l'Homme est au centre, l'homme de toujours, *body and soul*. « L'humanité, c'est pas dans la poche », aime-t-il à dire. Avec lui, c'est déjà pas perdu.

Franck Bergerot

Canto / Conte

(musique et paroles : André Minvielle)

Champ de blé

Chant de fête

Chant de soif

Chant de vin

Chant de vie

Chant de peu de chose

Champ clos

Champ d'honneur

Champ de courses

Chant d'travail

Chants abris

Chants de circonstances

C'est quand que se canto ?

Champ de tir

Champ de mines

Champ cloné qui voudrait bien

Champ de même mire

Champ de Mars

Champ de friches fraîches, champs de
[nêfles]

Canto me chante lenga

Canto conte chants d'accents

Chant d'amour d'ici

Dans l'Paradoxe y tend parlant

CHANTER PAR D'ICI

PARLER

PARLE RAP EN VERLAN PARLE

BIEN AVANT CHANT PARTICIPE A CITE

CHANTER PAR D'ICI

PARLER

PARLE RAP EN VERLAN PARLE

PAR DE LA ? PAR OU ? C'EST PARTANT

C'EST PARLAR

Scanse danse foutu champ contre chant

M.C. ça alors ! d'abord dehors

C'est l'arpentant de l'art

De la parl'en, de la parl'ouè et d'ouè ?

C'est partout, c'est nous, c'est partoche

Dire l'autre

Lire l'enracinement, lire, entrelignen dire,

A travers champs

Traversant l'a tout bout de champ, frein....

ROND POINT

Prendre du champ t'y es !

Parlant chant, t'y es

Par les sentiers, sentir les vents

Et les marées... cag'eux...

Cajun chantant plein champ

Manifestant chacun

Chant d'action de sa

Profondeur de champ, façon

Magnétique, civiqu'authentiste,

Astique !

C'est par les chants parlés

Chanson peuplée parlée

Que nature et chant,

Combat les vents méchants

Tranchants, pire empire

Chant rouge gorge chaude

Pas de chanson you you, no more (bis)

Même sans voix, sans chant

Sempiternellement vivant, sachant,

Que tous les cham-ions

Que tous les chants prient

Que tous les cham-pignons

Ne sont pas "comer" comètes,

Comme espérés,

Comm'expliqués, comestibles

Pas touch : exemple anamite, dynamite

Anar pas atomique et tout un tas de

[trucs en hic

Très mécaniques

Les protons et les neutrons élimineront

[les gascons

Sauf si verlan parlant canten canten,

Canten canten, canten canten tots

ON VAS, ON VAS, QUE M'EN VAU A

[PARLAR NAU

ON VAS, ON VAS TOCAR TAM TAM A

[L'OSTAU

Trilok Gurtu
& « The Glimpse » :
le jazz & le « Kathak »

Lorsqu'on parle des grands créateurs du jazz contemporain, il faut savoir que la plupart sont méconnus du grand public. Tel est le cas de Trilok Gurtu qui, depuis une trentaine d'années, a enrichi la musique improvisée de tradition « afro-euro-américaine » en lui apportant sa maîtrise souveraine des *tala-s*, ces cycles rythmiques excessivement complexes pratiqués par les musiciens de l'Inde du nord.

Trilok Gurtu est le premier batteur « assis par terre » de l'histoire du jazz ! Mais l'extraordinaire spectacle qu'il offre sur scène n'a rien d'anecdotique. Car si à la base son style procède de la technique très mélodique des *tabla-s*, il y a intégré un jeu de cymbales digne des plus grands *drummers* du jazz et une panoplie de percussions empruntées à l'immense instrumentarium de l'Inde, mais aussi à bien d'autres régions.

Né en 1951 à Bombay, fils de la fameuse chanteuse de *thumri* Shobha Gurtu, Trilok a débuté aux *tabla-s* à cinq ans, avant de s'initier aux *congas* et *hongos* afro-cubains puis à la batterie. Dès ses premiers voyages en Europe et aux Etats-Unis, il est devenu un véritable gourou pour des musiciens aussi différents que Charlie Mariano, Don Cherry, Jan Garbarek, Pat Metheny, Joe Zawinul et surtout John McLaughlin dont il a été le batteur à la fin des années 80.

G. A.

biographies**Iva Bittová,**

née en 1958 au nord de la Moravie, est issue d'une famille de musiciens : sa mère était professeur de chant et son père, à la fois contrebassiste, trompettiste et guitariste, se consacrait essentiellement au répertoire du folklore. Iva Bittová étudie le chant, le violon et la danse, avant de prendre des cours d'art dramatique à Brno. Elle apparaît dans plusieurs films *The Island of Silver Herons*, *Rosy Dreams*, *Outlaw Ballad* et *Journal d'un disparu* ainsi que dans des productions pour la radio et la télévision. Après quelques années consacrées au théâtre, Iva Bittová reprend ses études de violon auprès de Rudolph Stastny. Elle compose elle-même ses musiques qu'elle joue dans le monde entier.

Bojan Zulfikarpasic

Né à Belgrade en 1968, Bojan Zulfikarpasic commence l'apprentissage du piano à 5 ans. Rejoignant par la suite les jazzmen d'ex-Yougoslavie, il devient rapidement l'un des pianistes les plus demandés de Belgrade.

En 1986, il décroche une bourse offerte par l'Université de Michigan (Blue Lake Fine Arts Camp) pour étudier avec Clare Fischer. Il joue également au Montreux Detroit Jazz Festival. Durant son service militaire, il intègre l'orchestre de l'armée où il découvre la grande richesse du répertoire des musiques populaires et traditionnelles des Balkans. A la suite de sa rencontre à Belgrade avec le guitariste Noël Ackchoté, il arrive en France en 1988 et intègre l'avant-garde du jazz français. L'année suivante, il est couronné « meilleur jazzman yougoslave ». En juin 1990, durant le Concours jazz de la Défense, il remplace en dernière minute le pianiste Pierre Christophe au sein du quartet de Marc Buronfosse et remporte le premier prix de soliste. L'année 1991 sera marquée par un événement important dans sa carrière. En effet, il rencontre Henri Texier, pionnier de cette nouvelle vague de jazz européen, qui l'invitera à participer à

l'aventure de l'Azur Quartet puis du Sonjal Septet. Au sein de ces formations, il va sillonner l'Europe et rencontrer au détour des concerts, Michel Portal, Louis Sclavis ou Dewey Redman. Lors du Concours de jazz de la Défense de 1992, il gagne avec son Bojan Z Quartet, le Premier prix de composition, ainsi que le Premier prix d'orchestre. L'année 1993 est marquée par la sortie de son premier album, enregistré à New York sous la direction de Dave Liebman. En 1995, il compose la musique de la pièce *Ivanov* mise en scène par Ludovic Lagarde. Parallèlement, il joue avec Reggie Workman, Aldo Romano, Michel Portal, Billy Hart, John Abercrombie, Sylvain Beuf, Trash Corporation. La même année, la sortie de son second album, *Yopla*, est saluée par la presse et le public. En 1997, avec plusieurs artistes, Bojan Z se voit proposer un projet de création pour le festival de Banlieues Bleues. Rassemblant autour de lui

des musiciens d'horizons variés (Julien Lourau au saxophone, Tony Rabeson à la batterie, le joueur de *ney* Kudsi Erguner, le guitariste macédonien Vlatko Stefanowski et le contre-bassiste Vojin Draskoci), il offre au public la première version de *Koreni*. En 1999, associé à une deuxième création pour Banlieues Bleues, sort le troisième album de Bojan Z, *Koreni* immédiatement salué par le monde du jazz. Se produisant sur scène en quartet ou avec l'équipe de *Koreni*, Bojan Z commence également une série de concerts en solo. Parallèlement, il continue ses activités de *sideman* en jouant (et enregistrant) aux côtés d'Henri Texier, Michel Portal et Nguyen Lê. Ayant déjà effectué des résidences au sein des festivals Banlieues Bleues et Jazz en Franche-Comté, ainsi qu'à Amiens et Angoulême, Bojan Z vient d'entreprendre en mai 1999 une résidence de trois ans à Coutances (Festival Jazz sous les Pommiers).

Mihály Dresch Quartet

Mihály Dresch est considéré comme l'un des compositeurs hongrois les plus originaux et innovateurs de sa génération. Son quartet s'est déjà produit dans toute la Hongrie avec d'autres formations comme Makuz ou celles du pianiste et compositeur György Szabados. Le Quartett a également collaboré avec les troupes de théâtre et de danse suivants : Théâtre JEL, Joseph Nadj, Saburo Teshigawara (Japon) et Tranz Danz. Loin des tendances qui parcourent le jazz américain et d'Europe occidentale, les compositions du Mihály Dresch Quartet puisent leur inspiration dans la musique traditionnelle hongroise et lui confèrent toute sa modernité. Dans un style unique, jazz et folklore fusionnent et s'enrichissent mutuellement. Trompette, batterie, violon, saxophone et contrebasse sont convoqués aux côtés d'instruments comme le cymbalum et le *fujura*. Ce mélange crée un son empreint de naturel, d'espoir et d'amertume.

Aux traditionnels accents de peine et de tristesse se joignent les échos frénetiques de notre temps.

Titi Winterstein

C'est Tokeli Winterstein, ancien déporté, qui initia son fils Titi au violon dès l'âge de 8 ans. Véritable enfant prodige, ce dernier est vite remarqué au cours des festivités accompagnant les pèlerinages tziganes. A 12 ans, il enregistre son premier 33 tours *Musik Deutscher Zigeuner*. Trois ans plus tard, en 1972, il rejoint le quintette fondé par le guitariste Heans'che Weiss la même année. Au sein du Heans'che Weiss Quintett, Titi Winterstein parcourt l'Europe, enregistre cinq disques dont le magnifique *5 Jahre Musik Deutscher Zigeuner*, couronné par le prix « Deutscher Schallplattenpreis ». Autre point fort de la collaboration des cinq artistes : les quelques concerts donnés aux côtés du trio de Stéphane Grapelli. Le départ de Haens'che Weiss en 1978 donne naissance au Titi Winterstein Quartet. La

formation, qui accueille régulièrement de nouveaux artistes, multiplie les tournées et enregistre cinq albums. Plusieurs émissions de télévision lui sont consacrées dont un documentaire réalisé par ARTE sur les Tsiganes et les communautés juives. En 1993, le Titi Winterstein Quartet est invité par Yehudi Menuhin au festival All The World's Violins de Bruxelles : c'est l'occasion d'une rencontre entre deux cultures musicales différentes qui ont pour dénominateur commun le violon. Le Titi Winterstein Quartet se nourrit d'influences variées : jazz, swing, valse, musique tzigane d'inspiration hongroise et bossa nova fusionnent pour créer une musique originale en évolution constante.

Biréli Lagrène

Il n'est pas facile d'assumer la responsabilité de jeune prodige. Biréli Lagrène a choisi d'avancer à l'écoute de ses propres désirs, quitte à surprendre les programmeurs de concerts et le public. Né en 1966 – d'un

père guitariste - dans une famille gitane alsacienne, il donne son premier concert à l'âge de quatre ans. Habité par la soif d'apprendre et de jouer, il fait siens les thèmes de Django Reinhardt, dont il est capable, à onze ans, de reprendre les chorus note pour note. Son premier album *Routes To Django* (1980) le révèle comme un héritier parmi les plus doués. « Django m'a aidé à aller voir ce qui se passe ailleurs » explique Biréli. Son âme nomade franchira allègrement les frontières stylistiques. Après un second disque *Biréli Lagrène 15* (1982), il se lance, entre 1986 et 1989, dans la fusion. L'inclassable guitariste prend plaisir dans les expériences les plus éclectiques : en compagnie de John McLaughlin et de Paco de Lucia, avec Larry Coryell et Miroslav Vitous, Jack Bruce et Ginger Baker, au sein du Gil Evans Orchestra... Quant au bassiste Jaco Pastorius, auquel il doit sa révolution musicale, il enregistre deux albums *live* avec lui. Jazz, rock,

électrique ou acoustique : peu importe la forme. C'est la rencontre qui le captive, dès lors qu'elle conduit à l'instant de vérité – celui qui se partage quand on laisse s'exprimer son instrument. Biréli, dont le guitariste Al di Meola dit qu'il est « un véritable monstre de talent », renoue avec ses racines et grave *Acoustic Moments* (1990). Il ne s'agit pas d'un retour en arrière, mais d'une même quête qui se poursuit sous une forme différente et dans laquelle la recherche d'un langage nouveau se conjugue avec l'élan de sa curiosité. En 1993, il est distingué du prix Django d'Or comme « meilleur musicien de jazz français ». Avec Dreyfuss Jazz, il signe un premier album salué par la critique, *Live In Marciac* (1994) dans lequel rayonne une inventive connivence avec le batteur André Ceccarelli et le contrebassiste Chris Minh Doky. Puis un second, l'année suivant *My Favorite Django* vibrant et talentueux hommage à Django Reinhardt. Dans

deux des derniers disques de l'accordéoniste Richard Galliano, *Viaggio* et *New York Tango*, on retrouve son empreinte féline et cette rare faculté de sublimer la virtuosité qui fait palpiter la sensibilité, l'émotion. *Blue Eyes*, troisième album avec Dreyfuss Jazz, voit l'aboutissement d'un rêve de Biréli Lagrène : enregistrer un opus consacré aux chansons de Frank Sinatra. Avec André Ceccarelli, Chris Minh Doky et Maurice Vander, une idéale équipe de complices, il livre un album de pure musicalité et lorsqu'il se met à chanter, se libèrent de sa mémoire des airs retenus depuis si longtemps qu'ils resurgissent le plus naturellement du monde.

Sylvain Luc

est originaire de Bayonne. A cinq ans, celui qui baignait dans l'ambiance studieuse électrique des répétitions des ces frères musiciens, choisit la guitare. Entré au Conservatoire à neuf ans, il enregistre avec eux un premier album de folklore basque : *Elgarrekin*. Dans

la famille Luc, on se souvient avec tendresse de cette même année où il débute sur scène avec un groupe local, pour la première partie de... Joe Dassin ! Sa prédilection pour les cordes ne se limite pas à la guitare : tout en explorant la richesse classique (avec Jorge Cardoso), il apprend à aimer la mandoline, le violon et étudie le violoncelle pendant dix ans. A douze ans, il entre dans le groupe de son frère, Gérard, accordéoniste, et enregistre le second disque familial *Oinakarin*. A quinze ans, au début des années 80, il découvre le jazz et monte son premier groupe Bulle Quintet, lauréat 1982 du Festival international de San Sébastien. Jusqu'à vingt ans, guitariste et bassiste le plus demandé de la région, il se frotte aux musiciens les plus divers, fait ses premières classes d'arrangeur et obtient son diplôme de solfège au Conservatoire de Bayonne. L'année 1985 est celle de la rencontre avec Marie-Ange Damestoy dont il devient

le compositeur-arrangeur-guitariste-bassiste. Deux années de collaboration et de succès qui leur permettent la nomination « Révélation 97 » au Printemps de Bourges. En 1988, celui qui s'est formé dans l'amour de l'éclectisme, le musicien atypique qui avoue son amour pour le folklore basque, la musique brésilienne, la musique classique et... la musette, décide de continuer son voyage musical dans l'effervescence parisienne. Les expériences se multiplient : il arrange, compose et joue pour le chanteur Benoît Cazenave, puis il tient la basse dans le trio de Richard Galliano et Francis Lassus, accompagne le chanteur argentin Jairo, prépare sa maîtrise de guitare classique avec Michel Sadonovski à l'UMIP, accompagne en studio Moustaki, Philippe Léotard, Romain Didier, etc. Le milieu du jazz parisien ne peut pas alors laisser passer un tel potentiel : en 1989, il travaille notamment avec Jean-Marc Jafet et André

Ceccarelli et, l'année suivante, il remplace Louis Winsberg dans le groupe du trompettiste Eric Le lann. C'est l'époque du voyage, au sens premier : concert, tournées, festivals internationaux se succèdent.

Christian Escoudé

Un père tzigane et guitariste, une mère charentaise : Christian Escoudé naît en 1947. Il grandit à Angoulême où sa famille vient de s'installer. Jean, le papa, gratouille ci et là, le samedi soir, dans les bals musette de la région. Fou de musique, il voue une passion sans borne à Django Reinhardt et se charge illico de la transmettre à son fiston ; le petit Christian, qui passe son enfance à écouter les microsillons de son père, se lance à son tour dans la guitare. La musique, très vite, s'affirme comme une passion pour l'adolescent qui avoue avoir « prié nuit et jour pour ne pas avoir à travailler comme apprenti dans une usine ou dans une charcuterie ». A 15 ans donc, il franchit le pas et

embrasse la carrière de musicien. Son instrument sous le bras, il s'en va, de par les campagnes avoisinantes, gagner sa vie dans les bals et les mariages, taquiner le tango, la rumba, les marches et autres chacha... Entre 1968 et 1970, il obtient son premier « gig » 100% professionnel : il intègre à Monaco la grande formation de variétés d'Aimé Barelli ; là, dit-il, il apprend énormément. Mais il finit vite aussi par s'ennuyer copieusement. C'est dit : il monte à Paris. Bal musettes à gogo et chanteurs de variétés (Jean Ferrat, Nicole Croisille, Michel Fugain...) remplissent un temps le porte-monnaie, mais sans tarder, le vrai jazz pointe le bout de son nez. Au Jazz In, où il se produit « after hours », Escoudé rencontre Eddy Louiss qui l'engage pour monter un trio avec Bernard Lubat, puis Aldo Romano à la batterie. Sur de tels rails, il se trouve tout simplement propulsé en avant. Dans l'ordre, suivront la formation de Steve Potts - *Recent History*, son pre-

mier trio (avec Gus Nemeth et Christian Lété), les groupes Didier Levallet - *Confluences*, le Michel Portal Unit, le quartet de René Urtreger, le trio Not Much Noise du tromboniste Mike Zwerin... En parallèle, il expérimente plusieurs formules de duos. Avec ses amis, le pianiste Michel Craillier ou le violoncelliste Jean-Charles Capon. Avec Charlie Hadden aussi... C'est clair, il est partout, sur tous les coups, s'attaquant à pleines dents au jazz sous toutes ses formes, qu'il soit intimiste ou libertaire, funkisant ou boppisant, expérimental ou *in the tradition*, savant ou populaire. La décennie suivante commence derechef par un véritable « bon en avant » : lui qui participe à une tournée mondiale aux côtés de John McLaughlin gagne par la même occasion la notoriété internationale. Dans la foulée, il tient le très sérieux pupitre de guitare dans le non moins respecté Big Band de Martial Solal, s'évade en duo avec Didier Lockwood, transforme avec l'arrivée de son col-

lègue belge Philip Catherine ledit duo en trio et dirige une formation du type « fusion » où l'on remarque le bassiste Nicolas Fitzman, le claviériste Olivier Hutman et la batteur Tony Rabeson. En 1985-86, il tourne avec Jean-Charles Capon et Ron Carter, puis fonde, avec Boulou Ferré et Babik Reinhardt (le fils de qui vous savez), le Trio gitan. Lequel, comme son nom l'indique, propose à trois guitares un mix réussi de jazz moderne et de musique tzigane. En 1988, enfin, suite à sa prestation jugée remarquable dans un disque de John Lewis, les bureaux parisiens de la maison Verve proposent à Christian Escoudé un solide contrat aboutissant à ce jour à sept albums (*Gipsy Walz*, 1989 ; *Live At the Village Vanguard*, 1990 ; *Plays Django Reinhardt*, 1991 ; *In L. A. - Standards vol. 1*, 1993 ; *Cookin' in Hell's Kitchen*, 1994 ; *At Duc des Lombards*, 1996 ; *A Suite for Gypsies*, 1998).

André Minvielle

Avec un CAP de micro-mécanique en poche et une expérience de chanteur-imitateur pour repas et mariages de familles, André Minvielle, futur chanteur vocalchimiste compositeur instrumenteur, s'adonne à l'étude du chant-percussions au conservatoire de Pau. Il y développe un goût pour la métrique et l'improvisation qui ne le quittera jamais. Après avoir travaillé avec l'ensemble contemporain de Pau, monté et démonté différents groupes (Bananas Group, DD Quartet), il s'installe durablement au sein de la Compagnie Lubat. Il crée alors divers ateliers dédiés à la voix et aux percussions, enseigne dans les écoles C.I.A.M. de Bordeaux et collabore avec Claude Sicre, le fondateur des Fabulous Troubadors. Il dirige également des chorales dont la « Chorale des Sans-Culottes » créée à l'occasion du bicentenaire de la Révolution Française pour le spectacle de la Cie Lubat « La Révolution en dansant ». S'en suivent la création

jazz

du quintette vocalchimiste Polyritmic Choral Rag Unit et de nombreux concerts à l'étranger. Avec Bernard Lubat, André Minvielle donne naissance au duo Los Duofix Scat Rap Derap. Il élabore le concept « Voix des Voix » et co-dirige avec la Cie Lubat la commande du spectacle pour la Villette « Universalis Vocalis », cantate déambulante pour 1000 voix. Depuis 1985, l'artisan poly-ambivaillant André Minvielle est fondateur de la SCOPA Cie Lubat avec Laure Duthilleul, Patrick Auzier et Bernard Lubat, participe à l'élaboration-réalisation des festivals D'Uzeste Musical et aux créations-productions de la C^{ie} Lubat.

Trilok Gurtu

Né à Bombay dans une famille de musiciens et initié à la musique dès son plus jeune âge, Trilok Gurtu s'est imposé sur le plan international dans les années 70 en collaborant avec des artistes comme Asha Bhosle, Oregon, Don Cherry, Bill Laswell, John McLaughlin, Jan

Garbarec, Joe Zawinul et Pat Metheny. Il a travaillé également avec les grands noms du répertoire classique et de la danse (les sœurs Labèque, Yo-Yo Ma et Carolyn Carlson). 1997 est pour lui une année d'intense activité : il se produit dans le monde entier, que se soit en duo (Angleterre, Turquie, Italie, France), en soliste (France, Italie, Allemagne), ou bien dans le cadre de master-classes (Australie, en France et aux USA). Il entreprend aussi une tournée de plus de cent concerts en Europe, aux USA et en Inde aux côtés de The Glimpse. Cette formation s'enrichit d'influences musicales extérieures, comme en témoigne l'album et le spectacle Kathak. Le *Kathak* est une danse classique indienne vieille de 2000 ans qui a traversé les siècles en recouvrant différentes formes dans un respect constant de règles techniques codifiées. Relevant du mime par certains aspects, elle requiert à la fois un sens du rythme, une grande agilité et une

parfaite discipline. Le pari de The Glimpse est de rendre accessible aux spectateurs occidentaux cette forme de la culture indienne, sans en altérer sa pureté.

technique

régie générale

Olivier Fioravanti

régie plateau

Eric Briault

régie lumières

Marc Gomez

régie son

Didier Panier